

Éditorial

La fin d'un cycle...

L'exemplaire de la revue Aide-mémoire que vous tenez entre les mains sera le dernier à vous parvenir sous la forme qu'on lui connaît depuis le numéro 16, paru en janvier 2001. Demeuré presque immuable depuis un peu plus de 20 ans, si l'on excepte un passage à 12 pages effectué à l'occasion du 50^e numéro en octobre 2009, le périodique des Territoires de la Mémoire méritait sans doute bien de faire peau neuve.

Ainsi, au printemps 2022, aurez-vous l'occasion de découvrir un nouvel opus, entre 80 et 90 pages, au format « mook », et désormais publié sur base semestrielle (printemps - automne). Ce choix nous a paru la solution la plus adéquate pour répondre à notre exigence de couvrir et d'approfondir les différents aspects d'une thématique, et ce de la façon la plus large et complète possible. Cette nouvelle formule ambitionne de répondre encore davantage à la ligne éditoriale qui est celle de la revue Aide-mémoire depuis sa création, il y a vingt-cinq ans, et selon laquelle : « À chaque numéro, des acteurs et actrices de la société s'efforcent de décrypter et de mettre en débat les enjeux démocratiques auxquels sont confrontées les sociétés contemporaines. »

L'occasion se présentait donc à nous, dans la perspective de ce dernier numéro sous la forme trimestrielle, de mettre en lumière un projet que Les Territoires de la Mémoire asbl, et en particulier son service pédagogique, porte depuis plus d'un an : l'exposition « Échos - Trucothèque de nos résistances ». Présentée en cette fin d'année 2021, parallèlement à l'exposition « World Press Photo » qui est de retour en nos murs, l'exposition « Échos » trouve son origine dans la volonté de nos collègues de maintenir le contact avec le public, lors du confinement du printemps 2020. Au final sont regroupées une centaine de contributions, paroles et créations confondues, des illustrations, peintures, objets 3D, avec une belle diversité en termes d'âges et d'horizons, et qui, toutes, proposent des réponses à des questions telles que : « Résister aujourd'hui, ça veut dire quoi ? » ; « Résister pour quoi ? » ; « Résister à quoi ? » ; « Résister comment ? »

Le présent numéro a donc à cœur de vous présenter une plongée dans un processus de création collective, polyphonique, multiple, qui s'ingénie, à partir d'un questionnement initial sur des pratiques de résistance contemporaine, à faire émerger des discours, des réflexions, des récits qui, à leur tour, se confrontent, se complètent, se prolongent ou se distinguent.

Présentées simultanément, « World Press Photo » et « Échos » se répondent et se complètent dans une même volonté de donner à voir le monde, à travers des récits qui comptent, des images qui interrogent, des postures et des actions qui interpellent. À l'instar de notre revue, elles participent, chacune à leur manière, chacune à leur échelle, au décryptage et à la mise en débat des enjeux de nos sociétés.

Julien Paulus,
Rédacteur en chef

Images,
récits et
résistances



© Mads Nissen, Denmark, Politiken/Panos Pictures



page une

« World Press Photo » et « Échos » : deux expos qui racontent le monde, l'engagement et la résistance

À partir du 30 octobre 2021, et jusqu'à la fin de l'année, la Cité Miroir accueille, à l'initiative des Territoires de la Mémoire, deux expositions qui, chacune à leur manière, sont destinées à marquer notre vision du monde.

Comme lors de sa précédente venue, il y a trois ans, l'exposition « World Press Photo » s'étendra dans les grands bassins de la Cité Miroir, et donnera à voir les meilleurs clichés de photographes du monde entier, sélectionnés dans le cadre de ce concours annuel de photojournalisme.

Plus que de simples clichés esthétiques, les photos exposées portent des histoires poignantes de notre monde, de notre environnement ou encore de nos sociétés. Ces images nous montrent également nombre de réalités contemporaines sur les modes de vie dans le monde, notre environnement ou encore nos sociétés. Elles nous délivrent des récits poignants où la vie est tantôt tragique, tantôt terrifiante, mais aussi pleine d'espoir, de complicité et d'humanité. Le concours fait ainsi la part belle aux reportages photo, comme celui primé cette année : *Habibi* d'Antonio Faccilongo, qui relate des histoires d'amour au cœur du conflit israélo-palestinien, l'un des plus longs et des plus complexes que nous connaissons aujourd'hui. L'histoire montre l'impact du conflit sur les familles palestiniennes, et les difficultés qu'elles rencontrent pour préserver leurs droits reproductifs et leur dignité humaine.

Parallèlement, les Territoires de la Mémoire présenteront « Échos - Trucothèque de nos résistances », une exposition créée à partir du recueil de plus d'une centaine de réactions à des questions telles que : « Résister aujourd'hui, ça veut dire quoi ? » ; « Résister pour quoi ? » ; « Résister à quoi ? » ; « Résister comment ? »

Exposition participative, au sein de laquelle différentes créations font écho à notre monde et à nos révoltes, « Échos » vous invite à découvrir ces prises de parole inspirantes, que ce soit en mots, en peintures, en dessins, en photos ou en vidéos, et à poursuivre individuellement et collectivement la réflexion.

Par ailleurs, une animation comblera la visite des deux expositions, dans une invitation à dialoguer autour des résistances d'aujourd'hui.

Le présent numéro vous invite à découvrir les ressorts qui sous-tendent la création d'une exposition comme « Échos », et de partir à la rencontre de plusieurs contributeurs, artistes, poètes, citoyens, militants, ayant contribué à la co-construction d'un récit sur la résistance, ici et maintenant.

Photo gagnante World Press Photo 2021

Le jury a récompensé le cliché du photographe danois Mads Nissen, *The first embrace*, comme la photo de l'année.

On y voit Rosa Luzia Lunardi, 85 ans, enlacée par une infirmière, Adriana Silva da Costa Souza, à la maison de repos Viva Bem à São Paulo au Brésil le 5 août 2020.

Celle-ci n'avait plus eu aucun contact depuis plus de 5 mois. Kevin WY Lee, photographe, directeur artistique et membre du jury 2021 la décrit en ces termes : « Cette image iconique de la crise de covid-19 symbolise de façon mémorable cette période extraordinaire de nos vies que nous avons vécue partout dans

le monde. J'y lis la vulnérabilité, les êtres chers, la perte et la séparation, la disparition, mais aussi, et c'est important, la survie - le tout réuni en une seule image. Si vous la regardez suffisamment longtemps, vous verrez des ailes : un symbole de vol et d'espoir. »

World Press Photo 2021

Connecter le monde avec les histoires qui comptent

Du 30 octobre au 30 décembre 2021, La Cité Miroir à Liège accueille la 64^e exposition du prix World Press Photo.

Ce concours annuel de photojournalisme récompense des photographes du monde entier pour leurs meilleurs clichés. Les images présentées nous plongent au cœur d'actualités fortes de 2020 telles que la pandémie de covid-19, le conflit israélo-palestinien ou les manifestations *Black Lives Matter*. Plus que de simples clichés esthétiques, les photos sélectionnées portent des histoires poignantes de notre monde, de notre environnement ou encore de nos sociétés.

Outre les reportages photo, l'exposition met également en avant le travail journalistique au travers de son prix consacré au récit digital interactif. Ce dernier a récompensé cette année *Reconstructing Seven Days of Protests in Minneapolis After George Floyd's Death* par Holly Bailey du Washington Post et Matt Daniels ainsi qu'Amelia Wattenberger de *The Pudding*. Il recompose les protestations qui ont suivi le meurtre de George Floyd à Minneapolis. Le récit reprend du contenu généré par les utilisateurs et combine une cartographie issue de 147 vidéos diffusées en direct. Une prouesse en matière de compilation et de restitution de données.

Par le biais de cette exposition d'envergure, les Territoires de la Mémoire souhaitent ouvrir des

fenêtres critiques sur les réalités contemporaines. L'association œuvre à questionner les conflits, les injustices, les atteintes aux droits fondamentaux et, particulièrement, celles qui mettent en péril les valeurs de dignité, de liberté et d'égalité. Elle veut également mettre en lumière les humanités et les solidarités de notre monde. Autant de raisons qui

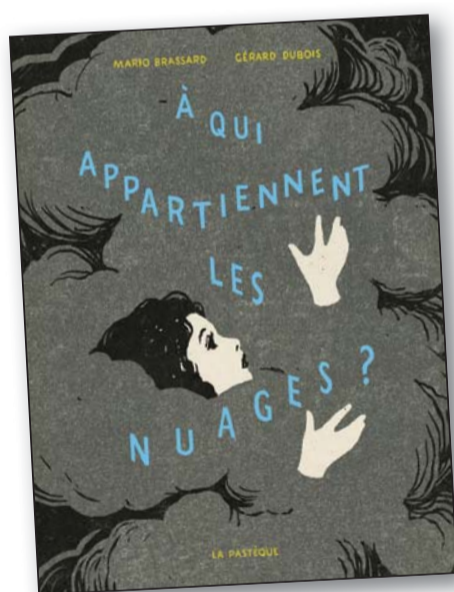
permettent d'éveiller à d'autres réalités et de faire bouger les lignes de notre société. L'association défend ainsi la nécessité du photojournalisme et de la liberté de la presse comme outils de citoyenneté active, de contrôle démocratique et d'indignation résistante.



© John Minchillo - Minneapolis Unrest The George Floyd Aftermath - Associated Press

Coup de Cœur Littérature Jeunesse 2021

Le Coup de Cœur Littérature Jeunesse des Territoires de la Mémoire met en valeur des ouvrages illustrés à destination de la jeunesse qui abordent une thématique politique : travail de mémoire, résistance, démocratie, lutte contre le liberticide, le racisme et les discriminations, etc.



Cette année le jury a choisi de mettre à l'honneur deux ouvrages :

À qui appartiennent les nuages ? de Mario Brassard et Gérard Dubois (éd. La Pastèque) nous plonge dans le quotidien de Mila, petite fille de 9 ans qui s'apprête à partir avec sa famille rejoindre une longue file et quitter son pays en guerre. En attendant, elle dort, elle rêve et elle classe les nuages : les blancs leur appartiennent et les autres ne leur appartiennent pas. Sauf qu'il n'y a plus de nuages blancs... Un livre d'une grande qualité graphique et narrative, qui, malgré un sujet dur, ne manque ni de poésie, ni d'espoir. Un petit bijou de littérature pour les jeunes et les moins jeunes...



La furie d'Agnès Laroche et Mathilde Georges (éd. Talents Hauts) nous raconte l'histoire d'un village autour duquel rôde un monstre dont on ne sait trop à quoi il ressemble mais sur lequel courent de nombreuses rumeurs et qui surtout nourrit toutes sortes de peur : la Furie... Albertine, une petite fille curieuse et intrépide, décide de partir à sa recherche. Une belle histoire sur la peur de l'étrange (et de l'étranger) et son dépassement.

Nous remercions Claire Nanty de la (merveilleuse) librairie La Grande Ourse et Kristina Tzekova des (fantastiques) Ateliers du Texte et de l'Image qui ont participé à la sélection et au choix de ce(s) Coup(s) de Cœur.



André Beauvois nous a quittés

C'est un antifasciste aux engagements multiples qui vient de disparaître. André Beauvois a, dans sa vie professionnelle, exercé diverses responsabilités au sein de la FGTB et mené de nombreux combats pour une société plus juste et solidaire.

Il s'est notamment illustré dans celui contre la criminalisation des mouvements sociaux, dans le cadre du procès des Forges de Clabecq. Une démarche qui trouve toute son importance encore actuellement pour le respect du droit de grève.

Pour Les Territoires de la Mémoire, André était avant tout un militant indéfectible. Il est devenu membre de l'Assemblée générale des Territoires de la Mémoire le 26 mars 2001 avant d'en être élu administrateur le 24 mars 2003. Antifasciste convaincu, il portait le Triangle Rouge à la boutonnière avant même la création des Territoires en 1993.

En tant que secrétaire général de la centrale des services publics, il a été l'interlocuteur privilégié de l'association dans les années nonantes. Depuis, le syndicat socialiste est

un des plus importants soutiens de l'action d'éducation à la résistance et à la citoyenneté de notre association.

En tant qu'administrateur, il a consacré une grande énergie à la représentation de l'association notamment dans le cadre du réseau « Territoire de Mémoire ». André a aussi collaboré avec Serge Massart, qui en était à l'initiative, à la signature du partenariat avec le Mémorial de Rivesaltes.

André, s'il n'était techniquement pas un membre fondateur de notre association, en était indubitablement un membre fondateur moral. Son esprit de résistance contre toutes les atteintes à une société plus progressiste et plus juste était toujours en alerte, au conseil d'administration et ailleurs. Il s'est éteint le dimanche 8 août 2021.

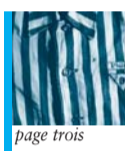




La 1ère
présente

WORLD PRESS PHOTO

© EVELYN HOCKSTEIN, US, WASHINGTON POST



page trois

EXPOSITION 2021

30.10.2021

> 30.12.2021

La Cité Miroir
Liège

www.citemiroir.be

www.worldpressphoto.org



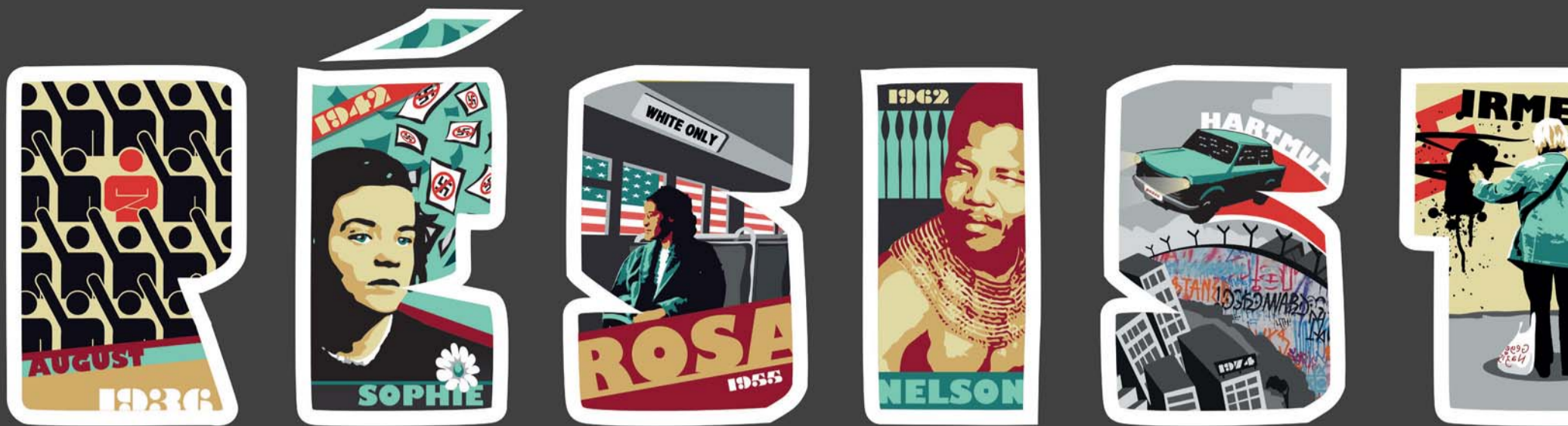
AVEC LE SOUTIEN PRÉCIEUX DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES ET DE LA WALLONIE



GLOBAL PARTNER

PARTNERS





Entretien avec le Service Pédagogique des Territoires de la Mémoire pour l'exposition « Échos – Trucothèque de nos résistances »

Gaëlle Henrard : Comment ce projet a-t-il émergé ?

Julie, Anne-Sophie et Clara : Cela fait plusieurs années qu'on a le désir de monter un projet qui permette de (re)poser la question de la résistance aujourd'hui et de donner plus de place à la parole des gens. On constatait en effet que cette question était posée à nos publics, mais uniquement dans le cadre de certaines activités. Quelque part, ce qu'on voulait, c'était rassembler toutes les réponses des gens au « S » final de la fresque RÉSISTANCES qui se déploie à la Cité Miroir, et qui interroge l'engagement que chacun et chacune d'entre nous peut poser.

Avec ce projet, il s'agissait aussi de prendre un temps pour poser, à nouveau, nos réflexions sur la résistance ici et maintenant. En ne perdant bien entendu pas de vue qu'en tant que Territoires de la Mémoire, l'ancrage dans le passé est fondamental, mais pas suffisant pour réaliser un travail de mémoire et d'éducation à la citoyenneté et aux valeurs démocratiques. Nous souhaitons vraiment mettre en valeur la résistance au présent, *a fortiori* en regard du fait que les retours de nos publics portent majoritairement sur : « oui, mais aujourd'hui, comment s'y prendre pour résister ? à quoi ça sert encore ? à quoi bon aussi ? et face à qui, à quoi ? (en regard de la difficulté souvent d'identifier l'adversaire) ».

Rapidement, nous avons pris l'option de proposer un appel à contributions et une collecte de paroles, pour que cette exposition soit participative. Malgré quelques

inquiétudes, le confinement n'a finalement pas présenté d'obstacles, d'autant plus qu'on s'adressait principalement à des individuels, outre bien sûr les groupes avec lesquels nous travaillons déjà et qui ont également répondu à l'appel. Peut-être le confinement a-t-il même favorisé la participation des gens individuellement. Au terme de la collecte, c'est une centaine de contributions, paroles et créations confondues (illustrations, peintures, objets 3D) que nous avons recueillies, avec une belle diversité en termes d'âges et d'horizons. Mentionnons aussi le fait que, dans certains cas, ce qu'on a recueilli est l'aboutissement d'une réflexion et le fruit d'un travail de groupe, comme celui réalisé par la section Illustration Bac.1 de l'École Supérieure des Arts Saint-Luc Liège¹. Les étudiant-e-s ont non seulement participé à la collecte de paroles, mais chacun-e d'entre elles/eux s'est ensuite réapproprié la phrase d'un-e camarade pour l'illustrer. Cela a vraiment permis un dialogue entre différentes créations et réflexions, quelque chose de l'ordre du politique justement. On a aussi recueilli des productions de l'école Charlemagne, dans le cadre du cours de citoyenneté, dont une boucle sonore, ainsi que des contributions d'un groupe de femmes du Collectif Contre les Violences Familiales et l'Exclusion (CVFE) sur les thématiques du patriarcat et du féminisme².

Avec le confinement toutefois, nous avons voulu proposer une alternative à l'exposition physique qui n'a pu être mise en place aux dates initialement prévues. Nous avons donc créé une exposition virtuelle sur Instagram (@echo-

lexpo). Il était important pour nous d'honorer, sans trop attendre, notre engagement vis-à-vis des gens qui nous ont fait confiance pour valoriser leurs propositions. Et sur cette page sont venues se greffer des interviews sous forme de capsules vidéo avec des personnes engagées dans différents domaines.

Pour le titre, nous étions d'abord parties de la formule générique « Mémoires et Résistances » (pour revenir à l'ancrage mémoriel des résistances passées). Pour autant, la dénomination « Mémoires et Résistances » peut avoir quelque chose de colossal, d'intimidant, et aussi véhiculer une image un peu désuète. Or notre élan se déployait davantage du côté du dynamisme et de l'engagement au quotidien par chacun-e. Et lorsque les contributions ont commencé à arriver, on a pu s'apercevoir qu'elles étaient globalement plus ancrées dans l'actualité et qu'il n'y avait pas tant de liens avec le passé de la part des contributeur-ice-s. Par ailleurs, beaucoup de paroles et de contributions se répondaient, s'interrogeaient mutuellement, se contredisaient ou amenaient de la nuance... bref faisaient « écho » les unes aux autres. De là a donc émergé le titre « Échos », qui comporte en outre un aspect poétique. Ce sont donc des paroles qui font échos entre elles, à l'actualité, et entres différents pays. Par ailleurs, le but est aussi qu'elles fassent écho auprès du public qui viendra visiter l'exposition et à qui on proposera de s'exprimer. Le terme « trucothèque de nos résistances » vient quant à lui rendre l'envie de proposer des outils, de permettre aux gens de venir piocher dans une manne



© Camille ROGISTER



© Justine VANDERLOCHT



hétéroclite quelque chose, un mot, une phrase, une piste, une inspiration.

Gaëlle Henrard : Qu'avez-vous pu recueillir, accueillir, au travers de cet appel lancé au public ?

Julie, Anne-Sophie et Clara : Au niveau des thématiques, les grandes tendances qui se dessinent sont l'écologie, l'environnement et le climat, la gestion de la crise sanitaire avec la question du masque par exemple, la lutte contre la domination du patriarcat, l'immigration, les frontières et les papiers, ou encore la diversité des cultures, les régimes autoritaires et l'extrême droite, les inégalités et la pauvreté, la question de la violence et des moyens de lutte. On a aussi beaucoup rassemblé de réflexions sur le fait que résister, ça n'est pas juste réfléchir mais c'est aussi passer à l'action, avec tant la difficulté que la nécessité que cela représente. Il y a aussi eu des propositions sur la résistance au quotidien, sur l'engagement qui peut être simple et proche de nous. Enfin, avec la période de crise sanitaire que l'on traverse, la question de ce qui est essentiel et non-essentiel a aussi été abordée, ainsi que notre place dans un monde bouleversé et chaotique.

Il a aussi été intéressant de voir les différentes façons de répondre à notre appel. Les contributeur-riche-s qui ont répondu à la question par écrit étaient plus dans la formulation d'une réponse construite, presque argumentée. Et ceux qui nous ont envoyé des créations étaient plutôt dans l'expression d'un ressenti sur un sujet.

Gaëlle Henrard : Quels enthousiasmes ou à l'inverse quelles difficultés avez-vous rencontrées dans la conduite de ce projet ?

Julie, Anne-Sophie et Clara : Face au foisonnement des contributions, il n'a pas d'emblée été facile d'y voir clair pour chacune d'entre nous. Il a fallu le temps que cela

prenne forme. Il y a forcément une incertitude à construire l'entièreté d'un projet à partir de ce que les gens acceptent de partager avec nous. Mais l'enthousiasme est venu de ce même aspect : de la richesse, de la diversité et de la qualité des contributions. Les participant-e-s nous ont fait part de leur fragilité, de leur humanité, et ça vraiment, ça nous a fait chaud au cœur. C'est d'ailleurs quelque chose qui est ressorti dans le regard d'une de nos partenaires : la dimension « forces et fragilités », c'est-à-dire des messages forts mais plein de fragilité aussi. On a été très touchées par le fait que les personnes ont donné un petit bout d'elles-mêmes à travers leurs témoignages et créations. Elles nous ont fait confiance en partageant ces choses personnelles, parfois intimes. Elles ont accepté de prendre le temps de réfléchir à l'interrogation qu'on leur soumettait et de le partager avec nous, sans forcément savoir où ça allait atterrir, qui plus est dans une période floue. Ça n'est tout de même pas rien ! Et notre enthousiasme s'est encore redéployé avec l'aboutissement auquel on est en train de parvenir à partir de tout cela. On a hâte de rencontrer les gens qui ont apporté leurs contributions, qui s'y sont impliqués. Clairement, on a manqué de rencontres humaines comme celles-là.

Au final, on a bien senti qu'il était bon et nécessaire de rappeler que tout le monde a quelque chose à dire quand on lui pose la question : « Et pour toi, c'est quoi résister aujourd'hui ? ». Les gens ont pu partager leur point de vue et le considérer comme légitime, d'autant que nous ne voulions pas que ça s'apparente à un concours, d'aucune manière que ce soit. Cela a permis de mettre en dialogue différentes luttes, de créer du collectif et de faire en sorte que certaines personnes qui souhaitent s'exprimer ne soient pas seules dans cette démarche. Un autre intérêt réside dans le dispositif qui sera présenté conjointement, à La Cité Miroir, à l'exposition de photojournalisme « World Press Photo ». D'un côté, on aura des clichés de photographes professionnels à travers le monde sur des événements divers et variés, et de l'autre une approche plus personnelle, plus locale, sur l'enjeu de la résistance aujourd'hui.

Gaëlle Henrard : Au terme de cette collecte et au vu de tout ce que vous avez rassemblé, quel regard portez-vous sur l'objet même de ce projet qu'est la résistance ? Avec quoi ressortez-vous de ce projet ?

Julie, Anne-Sophie et Clara : On ressort avec un optimisme confirmé, un optimisme sur la richesse que chacun-e a en soi, en termes de beauté, de réflexions, d'échanges, de contradictions, de diversité. Un optimisme sur le fait que les gens se font encore confiance les uns les autres. En ce compris pour les gens qui portent en eux des choses parfois plus sombres, plus nihilistes, plus pessimistes : parce qu'ils ont quand même partagé, ils se sont intégrés dans un dialogue, en y croyant quand même d'une certaine façon. Cet optimisme se manifeste aussi dans l'idée véhiculée au travers des réalisations que pour toute chose, il faut tenter le coup. Que risque-t-on ?

On retire aussi une beauté : dans toutes les créations, très diverses, il y a beaucoup de beauté. Une beauté qui émerge aussi de cette idée de « forces et fragilités ».

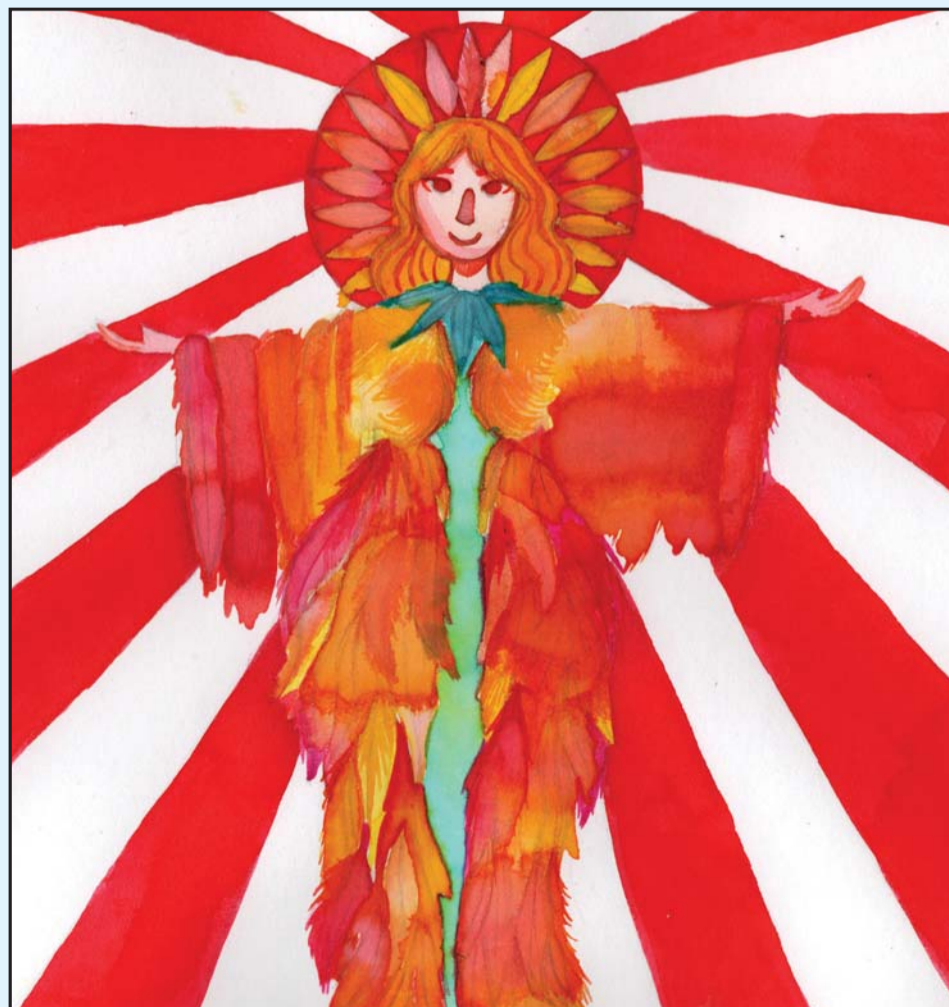
On ressort aussi avec de la confiance quand on voit tout ce que les gens nous ont envoyé. Il y a une force vive de gens qui incarnent les combats auxquels on travaille aux Territoires de la Mémoire. Ils y croient et ils font avancer les choses. Plein de choses sont déjà en route. On ressort donc renforcées dans ce sentiment de confiance par rapport aux humains tout simplement.

(Afin de respecter et d'illustrer les actes de résistances quotidiennes contre les stéréotypes de genre, notamment évoqués dans l'exposition Échos, Trucothèque de nos résistances, l'association a choisi d'adopter, dans plusieurs textes de ce numéro, certaines règles de l'écriture inclusive dont l'usage du point médian.)

1 Les illustrations présentées ci-dessous en sont issues.
2 Voir interview en pp.6-7 de ce même numéro.



© Bénédicte BROUWERS



© Lidya THEODORIDIS

Trois questions à quatre contributeur·rice·s à l'exposition « Échos – Trucothèque de nos résistances »

Propos recueillis par Julie Ricard et Gaëlle Henrard

Avec l'envie de déplier la démarche de celles et ceux qui ont accepté de participer à l'exposition « Échos – Trucothèque de nos résistances », nous avons rencontré quatre contributeur·rice·s qui, chacun·e se sont

exprimé·e·s sur leur résistance au moyen de média différents.

Comme une sorte d'envers du décor, ils/elles nous ont expliqué pourquoi ils/elles se sont inscrit·e·s

dans cette démarche, ce qui les y a poussé·e·s, et ce que leur réalisation signifie pour elles/eux. Qu'est-ce qui fait finalement qu'on décide à un moment donné de sortir de sa pensée individuelle et de la rendre collective, c'est-à-dire de construire du politique ?

Daniel Soil Romancier, animateur à « La Maison Commune » (Bruxelles) et ancien diplomate culturel pour la Fédération Wallonie-Bruxelles au Maroc et en Tunisie

J'ai été diplomate Wallonie-Bruxelles à Rabbah d'abord, puis en Tunisie entre 2008 et 2015. Ayant été pas mal actif comme militant associatif également, j'étais fasciné par le concept de révolution, comme phénomène social de changement radical. Et il se trouve que quand j'étais en Tunisie, ce phénomène est advenu, en janvier 2011, qui correspondait *grosso modo* au concept que j'avais manipulé en des termes tout à fait théoriques. Malgré le caractère imprévisible de l'événement, j'en sentais les aspirations. De par ma fonction à l'époque, j'ai pu être en contact avec celles et ceux qui allaient en devenir les protagonistes. Et j'ai donc suivi et participé au mouvement, avec une certaine sympathie et avec empathie, notamment en prenant des photos.

Par la suite, j'ai rédigé un roman qui se passe dans ce contexte, en y introduisant une histoire d'amour

entre un cinéaste belge et une Tunisienne qui prend part aux événements. Ça donne à mon avis une vérité plus grande que le récit neutre et froid des faits. Vivre un mouvement social comme celui-ci incite, selon moi, à la proximité des corps. Une manifestation et une foule qui se densifie parce que les gens arrivent de toutes parts, et que les corps se serrent les uns contre les autres dans le cortège, ça crée inévitablement une proximité des corps et l'envie de serrer quelqu'un dans ses bras.

J'ai souhaité participer à cette exposition collective, d'une part par intérêt pour le thème de la résistance, et singulièrement parce que je crois que sur la question de la révolution, il reste pas mal de choses à dire. Aujourd'hui, beaucoup de gens sont déçus par la révolution tunisienne. Mon idée est de dire que cette déception est normale, parce qu'une révolution ouvre tellement de portes qu'il

est quasiment impossible de les explorer toutes. Je crois pour ma part que l'échéance normale d'une révolution, c'est la déception. N'empêche : cela vaut la peine de la vivre et de la porter, singulièrement pour les personnes qui sont directement impliquées dedans. Si une révolution génère beaucoup de déception, ça ne disqualifie certainement pas le soulèvement qui reste parfaitement légitime même quand les résultats ne sont pas à la hauteur des espérances. Quand une révolution a lieu, ça veut dire que ceux d'en haut ne peuvent plus et que ceux d'en bas ne veulent plus. C'est un mouvement qu'on ne peut pas contrôler. Je suis convaincu qu'il faut continuer de travailler ce concept, en n'éluant pas ce que j'appellerais son caractère inéluctable. C'est une idée que je serai heureux de pouvoir exprimer et discuter, et qui a participé de mon souhait de répondre à cet appel.

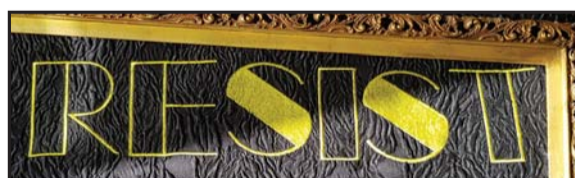
Michael Bisschops Créateur de la marque « Alphonse »

Le thème de l'exposition m'a de suite interpellé. La tenue vestimentaire est quelque chose que je considère comme très emprisonnant et uniformisant. Nos tenues nous enferment dans une sorte de carapace, part visible de nous pour les autres. J'avais envie de questionner le caractère parfois stigmatisant du rapport que nous entretenons avec nos tenues. J'estime que sortir des codes vestimentaires et sociaux en général est un acte de résistance. Donc, en tant que défenseur de nos droits et de nos libertés, c'était pour moi évident de répondre à ce super appel avec ma sensibilité et mon moyen d'expression, la couture.

Ce que ma création signifie c'est donc d'abord d'exprimer ma résistance au monde qui nous entoure. Premièrement, par le fait même de créer, acte qui court-circuite les schémas de pensée préétablis. Cette création, une veste d'inspiration kimono, est pour moi originale, unique et non-générée. La « genrification » des tenues vestimentaires est quelque chose qui me tient à cœur. Pourquoi telle ou telle tenue serait exclusivement réservée à un public masculin ou au contraire à un public

féminin ? Pourquoi un homme ne peut-il pas porter une jupe ou une chemise rose à fleurs sans subir au cours de sa journée différentes invectives ? Cette veste a aussi été conçue dans une idée de guerrier·re urbain·e, un peu comme une armure pour aller au contact du regard des gens. Avec la broderie « RESIST » dans le dos, il y avait l'envie d'avoir quelque chose de monumental et de clair. Après bien sûr, chacun y verra ce qu'il a envie de voir.

Cette création pour moi n'a qu'un seul but : montrer qu'on peut sortir du cadre. La magie se produit quand nous pouvons être qui nous sommes réellement, ce qui passe aussi par notre tenue. La mode, malgré toutes les dérives qu'on lui connaît, peut aussi être un moyen d'acceptation de soi. C'est un médium très fort.



En participant à cette exposition, j'ai eu envie de faire passer un message et cette veste est le canal par lequel je l'envoie. Si je veux être idéaliste et un peu rêveur, j'espère qu'elle surprendra et qu'elle incitera à la réflexion, notamment sur ce que l'industrie de la mode peut enlever, apporter ou cadencasser par rapport à notre personnalité, à notre créativité et à notre propre identité. Plus modestement, j'espère que le visiteur prendra du plaisir à visiter l'expo.



Siham Cheurfi Enseignante de philosophie et citoyenneté en Athénée

Cette question « pour toi, résister aujourd'hui, c'est quoi ? », cela fait longtemps que je l'ai en tête. Alors, quand il y a eu les vitrines cassées à Liège lors des manifestations *Black Lives Matter* en mars dernier, il m'importait de dire quelque chose sur la symbolique du pavé dans laquelle les gens perçoivent simplement la volonté de casser. Or il s'agit à mon sens d'une volonté de se faire entendre, née d'une invisibilisation systématique d'une catégorie de la population, en l'occurrence les jeunes racisés. Je peux en témoigner parce qu'en tant qu'enseignante, je connais pas mal

de jeunes victimes de contrôle au faciès, et donc complètement aléatoires, de la part de la police. Et ces contrôles se sont accrus après les événements en question, y compris sur des tout jeunes de 13-14 ans.

Il est nécessaire de dire qu'il y a des jeunes qui en viennent à ces gestes parce qu'ils ne savent plus quoi faire, plus quoi dire et qui ne se sentent jamais entendus ou même considérés. La plupart ne croient plus en la Justice, ils sentent bien que la police n'est pas là pour les protéger et ils en ont même peur.

Sans doute faut-il expliquer que ce n'est pas parce qu'on casse une vitrine que l'objectif est de dégrader. Et quand on m'oppose comme argument le respect absolu de la règle, je demande pour ma part à ce que certaines choses soient expliquées, nuancées. Il y a beaucoup de choses à dire sur la désobéissance civile.

Moi, j'ai fait partie des personnes qui ont été arrêtées, le 24 janvier à Bruxelles, lors des manifestations contre la justice de classe. Et ce que j'ai vu et entendu à la caserne d'Etterbeek m'a tellement choquée que



je me suis demandé si j'étais bien en Belgique. Or on était beaucoup de blancs à avoir été arrêtés, et du coup, on a eu la chance que notre plainte soit suivie. Mais des jeunes racisés dans une procédure similaire à la nôtre ne seront quasi jamais pris en considération. Alors, si je relie ces deux événements, c'est pour tenter de porter une parole. J'ai voulu dire que ce pavé est pour moi un acte de dernier recours. Les manifestations pacifiques ne fonctionnent plus, on n'en retient rien. Toutefois, si toutes ces vitres cassées ont fait parler de l'événement, de ces jeunes, les médias n'ont pas interrogé de façon globale et complexe la situation qu'ils vivent. Ils ont été catégorisés comme casseurs mais rien n'a été dit de leurs revendications, des réalités qu'ils traversent, de la violence symbolique, sociale et économique qu'ils subissent quotidiennement mais qui, elle, est complètement niée. Et sans que jamais l'usage de ce

terme de casseurs ne soit questionné et attribué à des gens qui font vraiment de la casse, qui licencient en masse, qui détruisent les services publics... J'ajoute à cela la situation qu'ils ont à subir dans le contexte sanitaire : une situation de confinement qui a fait d'énormes dégâts au niveau scolaire, et une forte culpabilisation des jeunes à la moindre remontée des chiffres. Ce sont ces mêmes jeunes que je retrouve, avec un grand sentiment d'impuissance, dans mes classes. Les mêmes qui, à 13-14 ans, ont vu des choses assez terribles et qui ne croient plus en grand-chose. Il y a beaucoup de désespoir dans cette jeunesse-là. Ils ne trouvent plus leur place. Mais quelle place leur a-t-on laissée ?

Alors ce texte, quand je l'ai écrit, il y avait de la colère et un grand ras-le-bol, face aux amalgames qui pointent toujours les mêmes du doigt. J'espère

qu'à travers lui, et la création de Charlotte De Naeyer qui y est associée, on donnera à réfléchir sur ce que ça signifie réellement de lancer un pavé dans une vitrine, et qu'on réapprendra la confiance en ces jeunes à qui il est urgent de donner de l'espoir et une chance de s'en sortir. Qu'on les écoute, qu'on les entende, en commençant par l'école, parce que si même là ils ne trouvent pas d'échos, où vont-ils pouvoir parler ? Il me semble que c'est déjà à nous, en tant qu'enseignants, d'être réellement attentifs à eux, et de ne pas se fermer à leur univers, que ce soit la musique qu'ils écoutent, les tenues qu'ils portent. Ça ne veut pas dire qu'on ne doit pas leur amener un autre point de vue, les faire réfléchir, organiser des débats, mais sans les exclure, eux et leur univers.

Le CVFE à deux voix – Annick, animatrice au CVFE, et Aurore, participante aux ateliers du CVFE pour le groupe « Inform'elles »

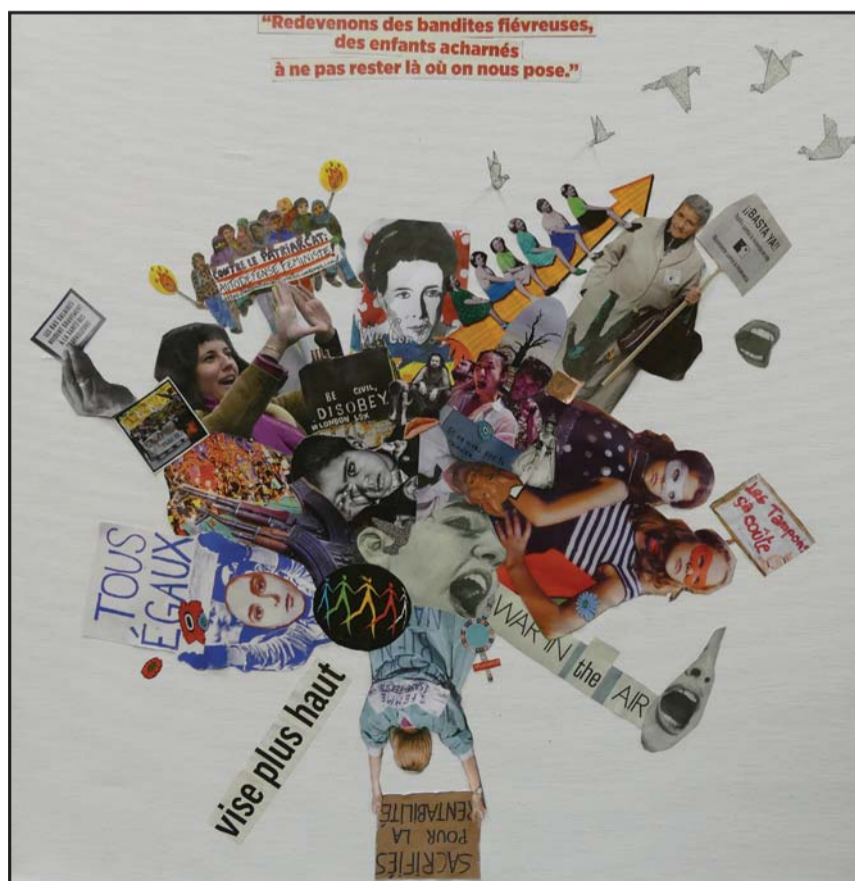
Sur base de la proposition des Territoires de la Mémoire, nous avons commencé à réfléchir avec les femmes du groupe « Inform'elles ». Il s'agit d'un groupe de femmes liées au CPAS de Sprimont, avec lesquelles on travaille beaucoup l'*empowerment* et la (re)prise de pouvoir sur leur vie. Et donc, on a décidé de les emmener sur le thème de la résistance. Le travail a d'abord dû être mené en visioconférence en raison du Covid, ce qui n'était pas facile mais on tenait à ce que le lien se maintienne. Et on a beaucoup réfléchi collectivement à des questions comme « à quoi résister aujourd'hui ? comment ? » etc. Beaucoup de choses ont été faites « à distance » mais on a pu voir à un moment donné la limite de ce travail de chacune dans son isolement. C'est là que se confirme la force et la nécessité du collectif, d'autant plus que dans ce groupe, tout ce que l'on produit jusqu'à présent est collectif et « en présentiel », et que par ailleurs ces femmes, comme beaucoup d'autres, étaient chez elles avec leur(s) enfant(s) et énormément de distractions, de tâches à accomplir et donc à un moment, ça devient impossible de se concentrer. Par ailleurs, plusieurs d'entre elles ont besoin d'être dans et avec le groupe pour se sentir légitimes, s'affirmer, se rendre compte que leur avis et leur parole comptent, aident d'autres personnes. On s'est donc revues pour la réalisation concrète et la réflexion a pu dépasser la théorie et s'incorporer, passer par les mains et la créativité.

Les participantes se sont toutes mises d'accord sur un collage et sur un discours : rendre visible les pressions constantes qui sont subies à tous les niveaux, gouvernemental, sociétal, au niveau du coût de la vie aussi. Et en particulier des pressions qu'on subit plus violemment en tant que femmes, singulièrement en tant que femmes précarisées. Le message général est sans doute de rappeler haut et fort que tout le monde existe, que personne n'est supérieur à personne, et certainement pas au prétexte, encore très puissant dans l'imaginaire collectif, qu'on est une femme, qu'on relève du chômage, du CPAS, de la mutuelle etc. Il est donc aussi question de la précarité, de la pauvreté structurelle et de la lutte contre le patriarcat. Et puis des thématiques connexes comme l'âgisme, la désobéissance, la rébellion ont aussi été développées. L'élan donné c'est que toutes ensemble on peut y arriver, séparément c'est plus dur. Et notre objectif en amenant cette œuvre, c'est de faire bouger les mentalités.

Un questionnement qui a toutefois émergé autour de la création de ces collages pour l'exposition, c'est celui de notre légitimité par rapport à d'autres personnes qui auront amené une réalisation : « et s'il y a des "vrais" artistes ? ». En sachant en plus que pour beaucoup de participantes, leur résistance passe par leur point de vue de maman : elles résistent pour leurs enfants, ou elles résistent parce qu'elles mènent une vie difficile et c'est leur vie même qui est

une résistance. Là aussi il y a un travail à mener en termes de représentations sur la valeur des paroles des un-e-s et des autres et les différentes formes de résistance dont certaines sont plus valorisées. On a travaillé ensemble pour qu'elles aient confiance en leur parole et en leur réalisation en se disant que cela trouverait écho auprès d'un public qui pourra s'identifier à leurs réalités à elles.

Et sans doute que toutes ces femmes repartent avec un peu plus d'affirmation de soi, de confiance, une capacité à poser des limites. À porter leur voix, et à le faire d'une façon « acceptable » tout en restant impertinente. On dit « acceptable » parce que si le discours et la manière de l'amener son trop chargés en agressivité, en colère, le message risque de se perdre. Après on peut en débattre, mais on a en tout cas travaillé la forme de l'expression pour être entendues. Et c'était d'autant plus important que ces femmes relèvent du CPAS et qu'il arrive lors des activités ou dans leurs productions qu'elles formulent des critiques sur cette institution. C'est là aussi que le travail est intéressant, ça permet de peut-être faire bouger les lignes dans les consciences. Et malgré la difficulté d'émettre et de recevoir ce genre de critiques au sein d'institutions comme le CPAS, celui de Sprimont continue de travailler avec nous, permet l'expression d'avis contradictoires et d'une certaine manière prend des risques. On ressent d'ailleurs que les employées avec lesquelles on travaillait au CPAS sont convaincues par ce travail. C'est motivant.



Celles et ceux qui résistent... ici, maintenant, simplement et joyeusement

Propos recueillis par Julie Ricard et Gaëlle Henrard

Ne pas rester seul-e : sans doute un des fondements les plus importants de la résistance. Alors, on est parties à la rencontre de gens aussi ordinaires qu'exceptionnels qui, ici et maintenant, résistent chacun-e à leur niveau, dans leur environnement et avec leurs outils.

On a adoré discuter avec elle et eux, on les a filmé-e-s et on en a fait des petites capsules vidéos qui sont comme des shots d'élan, de force et de joie militante.

On vous en propose ici quelques morceaux choisis ainsi que les « trucs » de résistance de Boris, Olivier, Stéphanie, Aksel, Morgane, Irène et Nadine. Immense merci à elles et à eux !!!

Retrouvez-les en intégralité sur la page Instagram de l'exposition « Échos – Trucothèque de nos résistances » (@echoleexo) et dans l'exposition elle-même.

BORIS : Occuper le terrain

Je m'appelle Boris Vaessen. Je suis membre de la plateforme Ry-Ponet, un groupe d'une cinquantaine de personnes qui se mobilisent contre des projets immobiliers sur une zone de 300 ha entre Liège, Chaudfontaine, Beyne-Heusay et Fléron. Je me suis mobilisé, là où je me trouvais en fait. J'ai grandi à Chênée, juste à côté du site que je défends actuellement. Quand j'étais plus jeune, c'est là où j'allais jouer, et donc quand j'ai appris que ce site était menacé par un projet immobilier, ça a été assez évident pour moi de me mobiliser. Au début, ça a été un peu compliqué de se joindre à des gens un peu éloignés de moi, que je n'aurais pas rencontrés sans me mobiliser ici mais qui, comme moi, ont un intérêt et besoin de ce site, en fait. Et ça m'apporte un peu de cohérence : on peut facilement trouver des informations sur ce qu'est la démocratie, l'importance du concept, comment il se crée, etc. Mais avoir une mobilisation telle que celle-ci, ça rend palpable ces concepts-là.

Plateforme et collectifs « Occupons le Terrain ! », www.occuponsleterrain.be

OLIVIER : Éclairer le vampire

Moi, c'est Olivier Starquit. Professionnellement, je dirige les Services Syndicaux de la Centrale Générale de la FGTB, donc c'est déjà une forme de militance en soi. Mais je milite également, notamment à Barricades et aux Territoires de la Mémoire. Et je milite beaucoup avec ma plume. Un déclin a notamment été Alain Accardo¹, qui a été pour moi le premier à montrer que nous sommes tous traversés par le capitalisme et il faut être conscients de cela. L'adversaire est en nous, donc comment fait-on pour l'éliminer de chez nous d'abord, pour se purger et puis après être un peu plus cohérents dans les postures qu'on adopte. Puis à un moment, il faut accepter qu'on ne fera pas la révolution. Par contre, on peut partir du principe que les petits cailloux, les petites pièces qu'on pose permettent d'arriver à des changements. Et ce qui était impensable il y a quelques mois, soudainement, le devient parce que les lignes ont bougé. C'est un travail de longue haleine mais ce n'est pas pour ça qu'il ne faut pas le mener.

Sur la violence, je pense qu'à partir du moment où on dit qu'on est non-violent, on accepte dans les faits et dans le débat que c'est l'État qui est le détenteur du monopole de la violence légitime. Il faut reconnaître qu'on vit dans une société qui est de moins en moins tolérante à l'égard de la violence. Mais, paradoxalement, elle accepte sans broncher d'autres formes de violence, quotidiennes celles-là. Et donc il faut éclairer toutes les formes de violence : institutionnelle, la violence sociale, la violence qui se manifeste par l'usage des mots.

Moi ce qui m'inspire c'est la lutte au quotidien, ce sont les personnes qui, au quotidien, décident que cette situation est injuste. J'ai une prise de conscience par rapport à cette situation et je réfléchis avec mes humbles moyens : qu'est-ce que je peux envisager de faire, et qu'est-ce que je fais au quotidien ? Il y a 36.000 petites lucioles qui peuvent être activées systématiquement, constamment, et parce qu'à la fin, c'est nous qu'on va gagner !

STÉPHANIE : Lutter à l'intersection

Je m'appelle Stéphanie Ngalula, je suis une activiste militante afropéenne belge. Et, de par mes origines, je suis

Congolaise. Je résiste dans le domaine de la décolonisation, aussi bien des mentalités que de l'espace public, ainsi que dans le domaine environnemental et anticapitaliste.

Ce qui m'a amenée à m'engager et à résister, c'est que tout d'abord, je suis une femme et je suis une femme noire et j'ai été amenée à faire face à plusieurs situations qui m'ont interpellée quant à la condition des femmes de manière générale et la condition des personnes noires en particulier. Ensuite, il y a le rapport que le capitalisme a établi entre la préservation de notre planète et la déshumanisation des êtres humains au quotidien.

Ce qui rend parfois la résistance difficile, c'est qu'en fait on a réussi à ancrer au plus profond de nous qu'il n'y a pas de changement et qu'on est face à une machine qui nous dépasse, et que du haut de notre petite personne, on ne peut rien faire ou pas grand-chose. C'est ce qui rend parfois la militance difficile, mais c'est la même raison aussi qui fait que si ce n'était pas si grand et si important, ça n'aurait pas vraiment de raison d'être. Et je continue aussi parce que la militance, pour moi, c'est pas un hobby, c'est une question de survie, de dignité, de restitution dans mon humanité. Enfin, dans un monde raciste, sexiste, homophobe, capitaliste, préserver sa santé mentale est une forme de résistance.

Collectif « Mémoire Coloniale et Lutte contre les Discriminations », www.memoirecoloniale.be

AKSEL et MORGANE : Ne rien faire n'est pas une option

Morgane : Moi, c'est Morgane, je suis étudiante en coopération internationale et je suis engagée depuis... toujours, mais dans le militantisme de désobéissance civile depuis plus ou moins 2018 je pense.

Aksel : Moi, c'est Aksel et je suis aussi étudiant en coopération internationale.

Morgane : Liège sans pub, c'est un collectif liégeois qui lutte contre la publicité à Liège par des actions de désobéissance civile notamment avec du recouvrement publicitaire et des actions en faveur de l'arrêt de l'expansion parce que chaque année, il y a de plus en plus de panneaux publicitaires.

Aksel : Moi, je n'avais pas forcément un entourage qui s'intéressait aux luttes. Du coup, c'est vraiment par moi-même que j'ai beaucoup cherché, et il y a vraiment des documentaires ou des livres qui nous poussent à nous réveiller, à bouger. Il y a énormément de gens dans l'ombre, qui veulent aussi faire changer les choses, qu'on n'est pas tout seuls.

Morgane : Un des plus gros leviers de mon militantisme, c'est tout simplement le fait que je ne peux pas ne rien faire. À partir du moment où j'ai eu cette conscientisation, que j'ai ouvert les yeux sur tout ce qui se passait, que j'ai pris conscience de certains de mes privilèges aussi, je me suis vraiment dit : « ok, maintenant, qu'est ce que je peux faire à mon échelle ? », parce que juste ne rien faire n'est pas une option. Alors, ça ne veut pas dire que c'est facile parce que franchement c'est pas évident d'être militante et d'être conscientisée. Mais je pense que le fait de rencontrer des gens qui sont engagés aussi, qui comprennent ce que tu vis, de pouvoir avoir des discussions, tout ça au final fait que ça te porte, et tu finis toujours par te lever.

Collectif « Liège sans pub », www.liegesanspub.be

IRÈNE : À contre-courant

Je m'appelle Irène Zeilinger. Je suis féministe et je résiste contre les violences faites aux femmes et aux enfants. Et je fais ça, entre autres, par le biais de l'autodéfense féministe.

Quand j'avais 15 ans, la mère d'une amie m'a prêté un livre qui s'appelait « Le livre tout rose pour les filles », et qui expliquait le féminisme aux filles. Chaque chapitre était chapeauté par la citation sexiste d'un homme très connu, artistes, philosophes, saints, rois. C'était tous des grands hommes que j'apprenais à l'école. Et jamais on ne m'avait dit qu'ils pensaient ça des femmes. On dit que l'école doit rester neutre. Mais ce n'est pas neutre de ne pas dire ce que ces gens disent et pensent des femmes. Ce n'est pas neutre d'effacer cette injustice. Si on est neutres face à l'injustice on fait partie de l'injustice.

Le système d'oppression, c'est comme une rivière qui coule toujours dans le même sens et donc c'est vraiment facile

de se laisser emporter sans trop réfléchir et c'est ce que la majorité des gens font tant qu'ils ne sont pas concernés directement. La résistance recouvre donc tout ce qui est « ne pas me laisser emporter par la rivière ». Ça peut être m'arrêter dans la rivière, et donc ne pas me laisser emporter. Aller contre le courant de la rivière. Ça peut être se tenir sur le bord de la rivière, et laisser mes pieds pendre dedans ou pas. Mais tout ça coûte plus de force que se laisser emporter, et c'est pourquoi on reste encore une minorité à résister.

Pour oser résister, il faut être plusieurs... Ce qui booste, c'est ne pas être seule, avoir le miroir d'autres qui vivent la même chose, qui voient les choses de la même façon, c'est très renforçant pour oser résister à quelque chose que la plupart des gens trouvent normal.

Association « Garance », www.garance.be

NADINE : La vie en couleurs

Je m'appelle Nadine Lino. Je suis d'origine italienne et je suis la maman d'un petit garçon de 12 ans et de quelques dizaines d'autres enfants de différentes origines. Je suis aussi une femme entrepreneure et une citoyenne engagée. J'ai créé en 2015 l'asbl Live in Color qui œuvre à l'intégration et l'éducation des jeunes réfugiés et de leur famille notamment en région liégeoise.

En 2015, lorsque j'ai vu arriver toute cette vague de jeunes réfugiés, ça a tout de suite retenti très fort en moi. Je me suis dit qu'il était indispensable d'œuvrer pour un mieux vivre-ensemble et pour de la cohésion sociale. Personnellement, ce que je suis aujourd'hui je le dois à l'intégration. Par ailleurs, je fais partie des nombreuses personnes qui pensent que la différence culturelle est une richesse et que ça permet une ouverture sur le monde.

Pour résister, il faut sauter le pas, assumer pleinement ses convictions, ses valeurs, même si ce n'est pas toujours évident, surtout lorsqu'elles vont à contre-courant de la pensée du moment. Je pense qu'avec les années, quand on se connaît mieux soi-même, on ose peut-être plus facilement une voix différente. Et moi, ma grande motivation c'est de voir le changement et le positif qu'on peut apporter justement à notre petite dimension dans cette société. On a le sentiment de quelque chose de juste.

Association « Live In Color », www.liveincolorassociation.com.

Les astuces de leur trucothèque pour résister...

Boris

- Savoir pour qui on se mobilise
- Savoir ce qu'on peut amener à la mobilisation
- Mettre les mains dans le cambouis

Olivier

- Démythifier la notion de résistance, ne pas attendre le Grand Soir
- S'inspirer de ceux qui luttent au quotidien
- Varier les manières de lutter
- Surtout ne pas oublier : à la fin c'est nous qu'on va gagner !

Stéphanie

- Avoir conscience de la charge politique des objets qui nous entourent (des monuments aux fruits)
- Ne pas prendre la parole à la place de...
- Dans un monde raciste, sexiste, homophobe, capitaliste, préserver sa santé mentale est une forme de résistance

Morgane et Aksel

- Se rassembler, ne pas rester seul-e
- S'informer, se documenter
- Penser à ce qu'on consomme, ses habitudes, son mode de vie
- Se dire « pourquoi pas ? » et se mettre un coup de pied au cul

Irène

- Ne pas rester neutre en situation d'injustice
- Ne pas se laisser emporter par la rivière
- Se regrouper et penser en termes de stratégies

Nadine

- Se rapprocher au plus près de ce qui nous semble juste
- Oser une voix différente
- Ne pas se chercher d'excuses et sauter le pas

¹ Alain ACCARDO, *De notre servitude involontaire*, Agone, 2013.

Le Service Bibliothèque & Librairie présente

Par Louise Jeanne, Michel Recloux et Jérôme Delnooz

▼ = coup de cœur

Richard Vassakos, *La croisade de Robert Ménard : une bataille culturelle d'extrême droite*, Libertia, 2021, 10 €

Robert Ménard, le cofondateur de Reporters sans frontières, le polémiste, le maire frontiste de Béziers... mais aussi, comme l'analyse justement Richard Vassakos (et récemment Julien Dohet dans notre revue *Aide-mémoire* n°97), un idéologue réactionnaire qui instrumentalise l'histoire à des fins politiques plus globales. Pour mener cette croisade culturelle identitaire, il ne manque pas d'user de sa place stratégique au carrefour de la presse et de la politique. Il fallait bien un historien-géographe, en la personne de Vassakos, afin de déconstruire ces constructions historico-mémorielles fallacieuses !



Vincent Scheltiens, Bruno Verlaeck, *Extrême droite : l'histoire ne se répète pas... de la même manière*, Editions du Cerisier, 2021, 14 €

Il y a « urgence fanatique ». Une nouvelle vague d'extrême droite s'abat sur l'Europe, particulièrement dans le nord de notre pays. Dans ce livre, d'abord publié en néerlandais, un syndicaliste et un historien anversois retracent l'évolution de l'*extremrechts* en Flandre, tout en la situant dans l'histoire européenne. Dans la perspective de l'échéance électorale de 2024, les auteurs proposent des pistes et stratégies pour lutter contre ces forces politiques dès maintenant. Un point de vue de Flandre qui devrait aider à construire des ponts dans la lutte antifasciste !



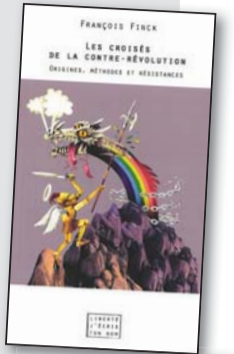
Emma Goldman, *La Liberté ou rien*, Lux, collection Instinct de liberté, 2021, 18 €

Anthologie de textes contre les inégalités, l'exclusion, l'autoritarisme et pour la solidarité, l'athéisme et l'émancipation des femmes d' « une des femmes les plus dangereuses d'Amérique » dixit J. Edgar Hoover, ancien directeur du FBI. Femme de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, ses textes tout en faisant œuvre d'histoire sont aussi des échos des luttes contemporaines pour la liberté et la démocratie.



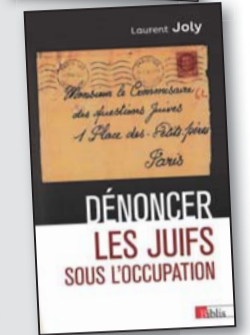
François Finck, *Les croisés de la contre-révolution : origines, méthodes et résistances*, CAL, collection Liberté j'écris ton nom, 2021, 5 €

Il est d'usage de penser que l'être humain progresse positivement vers une ouverture de plus en plus solidaire et respectueuse de l'autre. Et puis sur le chemin, Anthropos croise son semblable, intégriste religieux, qui lui enjoint de faire demi-tour et plus vite que ça. Une présentation de ces mouvements religieux réactionnaires et de leurs stratégies et méthodes pour nous faire régresser.



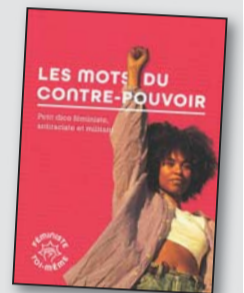
Laurent Joly, *Dénoncer les Juifs sous l'Occupation*, CNRS, collection Biblis, 2021, 10 €

Nouvelle édition de l'enquête approfondie sur les dénonciations à Paris basée sur les archives des procès de plus de 240 dénonciateurs et des institutions, elle interroge la figure du délateur, sa mentalité, ses mobiles et ses justifications. Illustrée de quelques fac-similés de lettre de dénonciation. Comme le chante Hubert-Félix Thiéfaine, « Je me sens coupable d'être né français, de parent français, d'arrière arrière etc... grands parents français, dans un pays où les indigènes pendant l'occupation allemande, écrivirent un si grand nombre de lettres de dénonciation, que les nazis les plus compétents et les mieux expérimentés en matière de cruauté et de crimes contre l'humanité, en furent stupéfaits et même un peu jaloux... ».



▼ **Collectif, *Les mots du contre-pouvoir : petit dico féministe, antiraciste et militant*, 2021, 5 € (dans les Points Culture)**

Cet outil d'émancipation issu d'une écriture collective explique, analyse et défend l'usage des nouveaux mots de la militance antiraciste et antisexiste. Ces mots disent des notions qui contribuent à la mise en lumière des dominations, on y trouve « blanchité, cisgenre, point Godwin, privilège masculin, afroféminisme, mansplaining, intersectionnalité ». Un dictionnaire de mots comme les soldats d'un champ de bataille politique.



Le coin jeunesse

Zélia Abadie et Gwenaëlle Doumont, *Awa : Faut qu'on change le monde !*, Talents Hauts, 2021, 11.9 €

Dans cette bande dessinée, suivez le quotidien d'Awa, une petite fille de sept ans, à la famille multiculturelle et au quotidien haut en couleurs ! Elle est drôle, curieuse et têtue, elle ne se laisse pas faire. Une chouette petite BD sur la multiculturalité et l'ouverture à l'autre, par une autrice liégeoise et une illustratrice carolo.



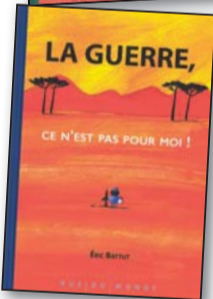
Yves Pinguilly et Zaü, *L'esclave qui parlait aux oiseaux : la longue histoire de l'abolition de l'esclavage*, Rue du Monde, coll. Histoire d'Histoire, 2021, 15.8 €

Entre documentaire et fiction, cet album raconte l'histoire des ancêtres de Mariama, qui ont vécu la traite des esclaves en Afrique, et de son ancêtre, un génie qui parlait avec les animaux et qui prévint le monde de ce qu'il se passait. Avec un mélange d'illustration aux pastels et de gravures pour retracer cette sombre période de l'histoire.



Éric Battut, *La guerre, ce n'est pas pour moi !*, Rue du Monde, coll. Pas comme les autres, 2021, 15 €

Récit de vie fictif d'un petit garçon, Baki, qui se fait enrôler de force dans une guerre civile qui n'en finit pas. Tout d'abord enfant insouciant, puis enfant-soldat, puis réfugié, et enfin maître d'école, il raconte comment la guerre a changé non seulement son pays, mais les comportements des gens entre eux.



▼ **Bernadette Green et Anna Zobel, *Mes deux mamans*, Talents Hauts, 2021, 14.9 €**

Nicolas, l'ami d'Elvi, ne cesse de lui demander laquelle de ses mamans est sa vraie maman. « Les deux », lui dit-elle, mais il ne comprend pas. Une histoire sur l'homoparentalité, aux illustrations très douces.



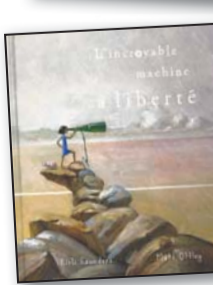
▼ **Agnès Laroche et Mathilde George, *La furie*, Talents Hauts, 2021, 14 €**

Un drôle de monstre rôde autour du village, la « Furie ». On ne sait pas à quoi elle ressemble, mais tout le monde essaye de la décrire, avec beaucoup d'imagination, et de peur. Une petite fille, Albertine, décide de partir à sa recherche. Ce qu'elle découvre ne manque pas de la surprendre... Une belle histoire sur la peur de l'étrange (et de l'étranger).



Kirli Saunders et Matt Otley, *L'incroyable machine à liberté*, Kaléidoscope, 2021, 13 €

De drôles de machines sortent du sol et permettent de voyager partout où vous voulez, et d'être qui vous voulez être. Quelles sont-elles ? Une petite fille, dans un endroit où on ne peut voir que des frontières et des limites, qui s'embarquerait bien sur une de ces machines. Une ode à la liberté, à l'imagination et à la lecture.



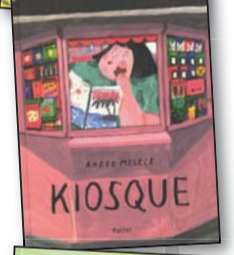
France Quatromme et Mercè López, *La robe de Fatou*, Kaléidoscope, 2021, 13 €

Fatou est une jeune zébrille, et sa robe est toute rayée. Un jour, à l'école, ses amis se moquent d'elle et l'appellent « cheval en pyjama ». Une grande tristesse s'empare d'elle à cause de ses rayures et de sa différence. Ses parents lui racontent alors l'histoire de celles-ci... Une chouette histoire avec des animaux pour illustrer les thèmes de la différence, de la discrimination, mais aussi de la famille et l'amitié.



▼ **Anete Melece, *Kiosque*, L'École des Loisirs, Pastel, 2021, 13 €**

Olga travaille et vit dans un petit kiosque à journaux. Elle connaît bien ses clients, et les sert volontiers, mais elle est triste de ne pouvoir en sortir et rêve de plages et de soleils couchants. Un jour, elle découvre qu'elle peut non seulement soulever son kiosque, mais aussi marcher avec. Elle décide alors d'aller se promener... Une jolie histoire très colorée, avec des personnages, eux aussi, haut en couleurs.



Caroline Lamarche et Pascal Lemaître, *Tetti : la sauterelle de Vincent*, L'École des Loisirs, Pastel, 2021, 12.7 €

L'histoire d'un été : un homme qui peint comme un fou, une sauterelle qui sait que sa vie finira bientôt. Ensemble, ils apprécient les couleurs, la lumière et les paysages de la Provence. Cette histoire a été imaginée après que les restes d'un corps de sauterelle ont été retrouvés sur une peinture de Vincent Van Gogh. Un instant de poésie, et un bel hommage à un grand artiste.



▼ **Claire de Gastolde, *Une maison pour Marvin*, L'École des Loisirs, coll. Albums, 2021, 12.7 €**

Marvin est un gros chien jaune, il vit et dort dans la rue. Mona, une petite fille très dynamique, décide de lui trouver une maison. Ils cherchent partout, mais rien ne convient, jusqu'à... Une histoire tendre d'amitié, de solidarité et d'hospitalité avec un chien aussi grand qu'attachant.



Caroline Pellissier, Virginie Aladjidi et Aurore Carric, *C'est pas juste ! : la communication pacifiste expliquée aux enfants*, Casterman, 2021, 10.9 €

Agathe la suricate vient d'emménager dans la savane et décide d'organiser une petite fête avec ses voisins. Il y a du gâteau, des boissons et bien entendu, des jeux. Tout le monde est partant, sauf Nico le chacal, qui n'est pas content de la façon dont gère Agathe, et qui dit « C'est pas juste ! Et même, c'est vraiment trop injuste ! ». Le ton finit par monter entre les deux, mais Thérèse la girafe parvient à les réconcilier en les faisant communiquer. Un conte avec des animaux de la savane qui explique aux enfants comment exprimer leurs émotions grâce à la communication non-violente.



▼ **Jean-Michel Billiod et Wouzit, *Agir pour la planète*, Casterman, 2021, 15.95 €**

Dans cette bande-dessinée documentaire, vous en apprendrez sur l'environnement, le réchauffement climatique et sur comment être plus « vert » (petit point bonus pour l'encadré sur ce que pourraient faire les hommes et femmes politiques). Vous suivrez également les aventures de Tom, écolo novice, et de Jeanne, écolo convaincue, qui donnent de précieux conseils. À mettre entre toutes les mains (jeunes comme moins jeunes) de ceux qui s'interrogent sur le sort de notre planète et qui veulent agir !



« Mots »

Par Henri Deleersnijder

Résistance

« L'histoire peut être définie comme l'art de se souvenir de ce dont les hommes sont capables¹ ». Sait-on, par exemple, tout ce que l'idée d'Europe – si souvent défendue dans le passé par des philosophes, écrivains, poètes et hommes politiques – doit à des résistants italiens de la Seconde Guerre mondiale ?

Petit rappel. L'entreprise meurtrière de Hitler, visant à claquemurer l'Europe dans son Reich de mille ans, ne parvint pas à étouffer la flamme de la Résistance. Aux heures les plus noires du siècle, pendant que nombre d'intellectuels – tels que Pierre Drieu La Rochelle et Marcel Déat en France – voyaient dans le Führer le maître d'œuvre de « la future cathédrale européenne », des réfractaires ont su dire « non » à l'inhumanité de l'idéologie nazie. L'idée européenne aurait pu sombrer dans cette déchirure de l'histoire, véritable césure de civilisation, et à la suite surtout du traumatisme d'Auschwitz qu'allait créer la découverte de la Shoah. Il n'en fut rien, puisque c'est des résistants eux-mêmes que resurgit durant la guerre le projet d'union.

La petite île volcanique italienne de Ventotene, située dans la mer Tyrrhénienne au large de la Campanie, fut d'abord le siège de cette rémanence. En 1941, en effet, y sera écrit un des textes fondateurs du fédéralisme européen, *Pour une Europe libre et unie*, œuvre de prisonniers politiques du régime mussolinien qui y avaient été relégués. Altiero Spinelli (1907-1986), journaliste et militant communiste, en fut, avec Ernesto Rossi (1897-1967), journaliste lui aussi, le principal rédacteur. Ce *Manifeste de Ventotene*, passé clandestinement sur le continent, s'oppose non seulement à l'hégémonie nazie du moment, mais également – dans ce qui devait être la société d'après-guerre – à la domination d'un « capitalisme monopoliste ».

Le *Movimento Italiano per la Federazione Europea*, né d'un groupe de résistants lui aussi antifasciste de la Péninsule, appellera à son tour, en 1943, à une union européenne, garante à ses yeux du maintien de la paix dans le Vieux Continent.

Enfin, début juillet 1944 à Genève, est mis au point – et en secret – un projet de Déclaration fédéraliste par des représentants de plusieurs mouvements de résistants européens. En voici l'exergue : « Quelques militants des Mouvements de Résistance du Danemark, de France, d'Italie, de Norvège, des Pays-Bas, de Pologne, de Tchécoslovaquie et de Yougoslavie et le représentant d'un groupe de militants antinazis en Allemagne, se sont réunis dans une ville d'Europe [...]. Ils ont élaboré [un] projet de déclaration [...] qu'ils ont soumis à la discussion et à l'approbation de leurs mouvements respectifs et de l'ensemble des Mouvements de Résistance européens² ».

Dans cette feuille de route, insistance est mise sur les vertus « d'une Union fédérale entre les peuples européens », seule garante de paix, de justice, de reconstruction économique, de maintien de la démocratie sur le continent et, apport appréciable entre tous, d'intégration de l'Allemagne qui ne représenterait ainsi plus « un danger pour les autres peuples ». Tout cela à condition de « dépasser le dogme de la souveraineté absolue des États ».

À l'heure où l'« illibéralisme » a le vent en poupe, particulièrement en Hongrie, et où l'autoritarisme mâtiné de populisme gagne du terrain, on ferait bien de se souvenir de ces messages envoyés par des résistants qui se sont dressés contre l'inacceptable ! Et de se ressourcer aussi au programme du Conseil national de la Résistance, créé en France le 27 mai 1943. Oui, se souvenir de la Résistance est plus que jamais nécessaire pour dynamiser toute action civique. ••

¹ Patrick BOUCHERON et François HORTOG, *L'histoire à venir*, Toulouse, Anacharsis, 2018, p. 20.

² Cité par Patrice ROLLAND, *L'unité politique de l'Europe. Histoire d'une idée*, Bruxelles, Bruylant, 2006, p. 476. Cf., à ce propos, Henri DELEERSNIJDER, *L'Europe, du mythe à la réalité. Histoire d'une idée*, Bruxelles, Mardaga, 2019.

L'invention des races humaines

Par Jean-Louis Rouhart

Le Musée de l'Hygiène de Dresde a la triste réputation d'avoir soutenu en Allemagne, durant le régime national-socialiste, la politique d'« hygiène raciale » au sein de la « communauté du peuple » (*Volksgemeinschaft*). Pour avoir diffusé largement des écrits de propagande et publié des manuels scolaires tendancieux traitant de la sauvegarde de la santé des citoyens du Reich, l'institution a grandement contribué à légitimer les campagnes de stérilisations forcées et d'euthanasies des personnes handicapées, de même qu'elle a favorisé la propagation des préjugés antisémites au sein de la société allemande.

Les aléas de l'Histoire font que le même musée a organisé, en 2018, une exposition consacrée au racisme et à l'invention des races humaines, son but étant cette fois de sensibiliser le grand public aux préjugés racistes par une approche historique. Le catalogue de cette exposition, qui vient d'être publié¹, met en évidence, comme l'indique le sous-titre, le fait qu'il n'y a pas, scientifiquement parlant, de races humaines, mais des constructions théoriques mentales élaborées pour caractériser, classifier et hiérarchiser des différences extérieures perçues entre les êtres humains. Cette démarche répond, en fait, au besoin d'affirmer la supériorité d'une ethnie par rapport à une autre et permet à ses utilisateurs de justifier l'exploitation, la répression et même le génocide de groupes humains jugés inférieurs.

L'ouvrage retrace l'histoire de cette idéologie raciale et fait remonter la naissance de la notion de race à l'époque de la *Reconquista* espagnole, période durant laquelle il fut question de préservation de la « pureté du sang » par rapport aux groupes de musulmans et de juifs qui peuplaient à l'époque la péninsule espagnole. Après quoi, le catalogue met en évidence la contradiction manifeste entre les principes de liberté, d'égalité et de fraternité du siècle des Lumières et la domination exercée à la même époque par les pays colonisateurs sur les cultures non européennes. Il montre également que l'établissement d'ordres soi-disant naturels de races supérieures et inférieures a servi à justifier au 19^e siècle les errements des politiques coloniales menées par les pays européens et le pillage des ressources des peuples colonisés.

Les auteurs de l'ouvrage ne manquent pas d'évoquer l'influence des théories de Charles Darwin sur les idées propagées à cette époque concernant la « lutte raciale » et la production de « nouvelles et meilleures races », au détriment d'autres « races » censées constituer un obstacle ou un danger. Dans ce cadre, le catalogue présente de nombreuses illustrations documentant le besoin de mesurer, de reconnaître les « caractères raciaux » et de hiérarchiser les groupes ethniques en recourant non seulement à des disciplines scientifiques (médecine, biologie, statistique...), mais aussi à des outils de mesure pseudo-scientifiques comme l'anthropométrie, la physiognomie ou la phrénologie. Sont évoqués également l'utopie



d'homogénéité des peuples, des langues et des cultures, qui a inspiré la formation des États nationaux en Europe à partir du 19^e siècle, ainsi que le rôle joué en Allemagne par des expositions telles que l'« exposition coloniale allemande » ou l'exposition sur « l'art dégénéré » en tant que supports aux idéologies racistes.

Enfin, les auteurs montrent que, si de nos jours la notion de race est contestée politiquement et socialement, la représentation de l'Autre, de l'Étranger, perçu comme une source de danger, n'en reste pas moins répandue. Selon les auteurs, ce racisme quotidien peut être considéré comme la continuation des modes de pensée coloniale. C'est ce que corroborent les différents témoignages illustrant les multiples facettes de la discrimination raciale dans l'Allemagne d'aujourd'hui.

¹ Susanne Wernsing/Christian Geulen/Klaus Vogel (Hrsg.), *Rassismus. Die Erfindung von Menschenrassen*, Bundeszentrale für politische Bildung, Bd. 10613, Bonn 2021. Édité également sous le même titre par la maison d'édition Wallstein Verlag, Göttingen, 2021.

Aide-Mémoire Publication trimestrielle du Centre d'Éducation à la Résistance et à la Citoyenneté • *Aide-Mémoire* est la revue des membres de l'ASBL "Les Territoires de la Mémoire" • Président : Jérôme Jamin • Directeur : Philippe Evrard • Boulevard de la Sauvenière 33-35 - 4000 Liège • Tél. : 04 232 70 60 • Fax : 04 232 70 65 • e-mail : aide-memoire@territoires-memoire.be • www.territoires-memoire.be • Editeur responsable : Jérôme Jamin • Directeur de la publication : Philippe Evrard • Rédacteur en chef : Julien Paulus • Secrétaire de rédaction : Gaëlle Henrard • Comité de rédaction : Henri Deleersnijder, Jérôme Delnooz, Jenifer Devresse, Tamara Hannay, Louise Jeanne, Maite Molina Mármol, Gilles Rahier, Michel Recloux, Olivier Starquit • Infographie et mise en page : Millillu - Valérie Pernot - Polleur • Impression : Vervinck et fils • Les articles non signés sont tous de la rédaction.

Toute reproduction, même partielle, de ce trimestriel est strictement interdite sans l'autorisation préalable de l'éditeur responsable. Les articles n'engagent que leurs auteurs. • ISSN 1377-7831

L'extrême droite belge francophone racontée par elle-même

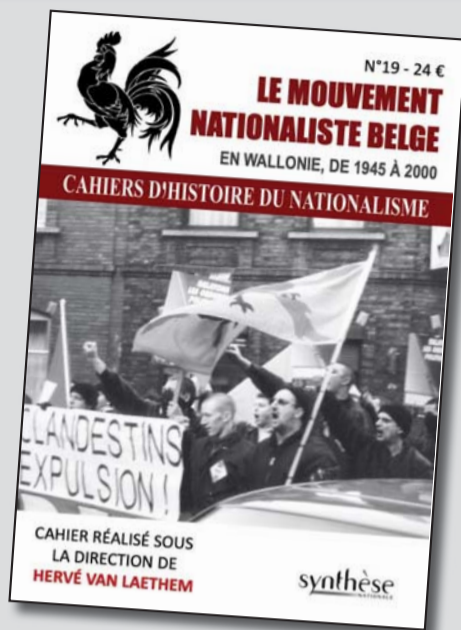
U n e c h r o n i q u e d e J u l i e n D o h e t

L'extrême droite belge francophone est une exception dans le paysage politique européen des 50 dernières années. Elle se montre totalement incapable de se structurer et d'obtenir des résultats électoraux significatifs. La parenthèse du FN des années 90 ayant été un feu de pailles suivi de nombreuses divisions, divisions qui ne sont toujours pas finies comme nous le verrons à la fin de cette chronique.

Une pauvreté idéologique qui se confirme

Outre le combat antifasciste large et constant auquel elle est confrontée, il faut aussi noter que l'extrême droite belge francophone se distingue par son extrême faiblesse idéologique illustrée par l'absence de publications dépassant le bulletin de liaison, la page Internet ou le post Facebook. Rien à voir avec la foisonnante production française dont cette chronique se nourrit régulièrement. La publication d'un ouvrage, dans une collection française d'ailleurs, est donc un événement en soi. D'autant qu'il est écrit par un des plus vieux militants fascistes en activité, Hervé Van Laethem. Ce dernier n'est autre que le fondateur, et toujours le principal dirigeant, du groupe Nation¹. Son ouvrage sur « les mouvements nationalistes »² retrace une histoire dont il fut un acteur. L'introduction rappelle d'ailleurs qu'il milite dans « les mouvements nationaux et la droite radicale » depuis l'âge de 17 ans et il s'étend longuement sur ses 45 jours d'incarcération en 1992 évoquant ses « carnets de prison ». Le récit se confond d'ailleurs en partie avec ses souvenirs personnels. L'auteur parle ainsi plusieurs fois du témoignage « d'un organisateur de l'époque », « d'un militant »... que l'on soupçonne aisément d'être lui-même au vu du cahier iconographique où on le retrouve régulièrement (très riche au demeurant et à notre sens l'élément le plus intéressant du livre). L'ouvrage rejoint une collection aux 20 titres déjà parus très significatifs et ce dès les deux premiers numéros consacrés à Degrelle³ et à Duprat⁴. Mais aussi des numéros sur Tixier-Vignancour⁵, le NSDAP⁶, Mosley⁷, Codreanu⁸... soit des auteurs et des thèmes abordés dans cette chronique.

Le livre de Van Laethem, se montre intéressant sur l'histoire des groupes d'extrême droite dont la filiation avec les mouvements d'avant 45, notamment le rexisme⁹, est explicitée : « pour ce qui est d'organisations plus nationalistes, la première et modeste structure de ce type à se lancer dans cette période d'après-guerre est, en 1950, le Mouvement social belge (MSB) dont le nom est sans nul doute inspiré du MSI italien (...) »¹⁰. Mais sur le plan idéologique, l'ouvrage est pauvre et ne contient aucune réelle théorisation. On y a davantage des confirmations sur le fait que l'anticommunisme, et plus globalement le rejet de la gauche, est un ciment pour les différents groupes qui soutiennent ainsi l'Algérie Française, le Katanga, l'Afrique du Sud, le Sud Vietnam... « En décembre 1967, le CEN (Centre des étudiants nationaux, créé en février 1962) implose. Certains de ses membres lancent alors un groupe intitulé Jeune garde d'Occident. Au printemps 1968, ils le rebaptisent Occident tout court. En effet, à la même époque, en France, Occident fait beaucoup parler de lui (...). Le mouvement se fait remarquer par un activisme dur qui, pour l'essentiel, consiste à vandaliser des locaux de gauche et à affronter physiquement les groupes gauchistes (...) »¹¹. Cet extrait est intéressant également sur le fait qu'il souligne l'influence de la France, le livre se termine d'ailleurs par une citation de Pierre Vial¹², mais aussi l'aspect combat physique contre l'adversaire. Pour Van Laethem les choses sont d'ailleurs claires : « La rue appartient à celui qui y descend ! », ce vieil adage a été une réalité pour plusieurs générations de militants nationalistes qui ont affronté parfois durement les bandes gauchistes ou la police du pouvoir. Personnellement, je crois que ce type d'activisme de rue est la meilleure école politique qui soit ! »¹³. C'est dans cette logique qu'à la fin des années 90 il va organiser une agitation importante contre les mobilisations de sans-papiers : « Une vague d'occupation d'églises par des sans-papiers, nouveau mode d'action subversive organisé et encadré par des activistes gauchistes, permet aux « orphelins » de rebondir et de rester mobilisés. Un comité pour l'expulsion des faux réfugiés est lancé, ouvert à toutes les sensibilités nationalistes. Ce comité organise,



du 7 novembre 1998 au 30 janvier 1999, une campagne intitulée « touchez pas à nos églises ! »¹⁴. Et d'y retrouver évidemment la critique envers les antifascistes : « Verviers le 11 novembre 1998. (...) Le comité passe une nouvelle fois à l'action devant l'église d'un pittoresque petit village wallon, Lambermont, occupée elle aussi. L'église, ou plutôt les "réfugiés" amassés à l'intérieur, sont "défendue" par une quarantaine de membres du Front antifasciste (FAF), ramassis de gauchistes, de marginaux et de quelques politiciens traditionnels, pour une fois bien à leur place aux côtés des chiens de garde du système que sont les "antifas" »¹⁵. On notera par ailleurs ce constat, qui distingue la tendance d'extrême droite de Van Laethem d'autres abordées ici : « La leçon de ces péripéties est simple : travailler avec la droite classique est contre-productif et ne mène à rien, si ce n'est à perdre son âme, comme tend à le démontrer toute une génération de militants "perdus", certains ayant même des parcours tragiques. »¹⁶

Une filiation évidente, et des alliances avec la Flandre

« Dans l'immédiat après-guerre, les nationalistes des deux parties du pays sont, bien évidemment, tous touchés par une répression souvent aveugle. Répression motivée, avant tout par la volonté de décapiter toute la famille de pensée « de droite »¹⁷. Une répression qui ne passe pas, fin des années 90 encore une des actions consiste à fleurir l'entrée du zoo d'Anvers : « en souvenir des centaines de collaborateurs qui, à la Libération, y ont été parqués et maltraités lors de l'épuration »¹⁸. Mais de souligner une différence entre le « nationalisme » flamand qui dès 1949 voit l'ancêtre de la VU se constituer et s'appuyer sur le VMO assurant le service d'ordre. La répression ne l'abat pas car il y a un aspect de « libération nationale » inexistant en Wallonie. Pour cette dernière après le MSB déjà évoqué, ce sera MAC (Mouvement d'action civique issu du Comité d'Action et de Défense des Belges d'Afrique créé en juillet 1960), relais de l'OAS¹⁹ en Belgique qui jouera un rôle important et qui mutera en Jeune Europe, mouvement qui utilisera la croix celtique et a comme idéologue Jean Thiriart. L'ouvrage évoque surtout toute une série de petites structures à la vie éphémère mais qui arrive à passer le relais. Ainsi du « parti européen EPE. Il est fondé en 1971 par Jacques Borsu, ancien chef des groupes d'action de Jeune Europe et ancien officier du mercenaire français Bob Denard (...) Le mouvement très hiérarchisé utilise la chemise bleue de Jeune Europe »²⁰. J. Borsu dont Van Laethem précise qu'il a donné son nom au centre de formation de Nation. Impossible évidemment de ne pas évoquer le rôle pivot du « Le Nouvel Europe Magazine (NEM). Créé à la Libération par les services anglo-américains pour faire de la propagande anti-communiste. "Europe Magazine" est repris par emile Lecerf (1929-1990). Il devient alors le Nouvel Europe Magazine. »²¹ Le *Nouvel Europe Magazine* qui est destiné à faire la transmission avec une certaine droite politique, notamment le CEPIC, le Centre d'Étude du Parti Catholique. Sont aussi évoquées Agir, REF²², Bloc Wallon...

Le lien avec les mouvements flamands s'explique par la faiblesse en Belgique francophone : « Nous étions jeunes, assoiffés d'action et totalement déçus par une extrême droite francophone inactive et désorganisée. Nous nous sommes donc tournés vers les gens qui bougeaient, c'est-à-dire les

nationalistes flamands qui *grosso modo* avaient les mêmes ennemis que nous : les gauchistes, le lobby immigrationniste, le système politique dans son ensemble... »²³ Le noyau du VMO francophone à Bruxelles donnera ensuite naissance à l'Assaut dont Nation est l'héritier. Van Laethem consacre d'ailleurs plusieurs pages au VMO, dont il précise que nombre d'élus du VB sont issus, et à son chef Bert Eriksson ainsi qu'au local anversoïsois ODAL.

Un nouveau venu... Chez nous

L'historique ici présenté s'arrête en 2000, année de création de Nation dont il explique que l'histoire mériterait un autre ouvrage. Les vicissitudes et multiples scissions/recompositions de l'extrême droite belge francophone du 21^e siècle ne sont donc pas abordées dans son étude. Si l'objet de cette chronique n'est pas de combler ce trou, signalons cependant qu'après la scission de Nation donnant naissance au Parti National Européen (PNE), un nouveau venu est apparu : Chez nous.

Le slogan « chez nous » n'est pas nouveau au sein de la galaxie d'extrême droite belge francophone²⁴. Il est depuis juin 2021 le nom d'un nouveau parti d'extrême droite créé par Gregory Vanden Bruel (ancien du Parti Populaire dont il était rédacteur en chef du journal) et Jérôme Munier (passé lui aussi par le PP avant de rejoindre les listes Destexhe). Deux seconds couteaux aspirant à la lumière mais au parcours déjà bien identifiable. Bien que de présentation moderne, le site du parti n'énumère que des thématiques, discours et idées présentent depuis les années 90 dans tous les programmes issus des formations d'extrême droite. À commencer évidemment par l'obsession de l'immigration musulmane et l'insécurité. Mais aussi la défense de « nos valeurs chrétiennes », la lutte contre la fiscalité, contre la gauche... le tout mâtiné d'un petit discours envers les travailleurs, les pensionnés... À ce niveau le « quiz » pour savoir si on partage les valeurs et les idées du parti est un modèle du genre. Bref « chez nous » n'est qu'une énième déclinaison de l'extrême droite dont il n'est par ailleurs nullement certain qu'elle tiendra jusque à l'échéance électorale de 2024.»²²

1 Voir « Identitaire ou nationaliste : en un mot Fasciste ! » in *Aide-mémoire* n°88 d'avril-juin 2019.

2 Van Laethem, Hervé, *Les mouvements nationalistes en Belgique. De 1950 à 2000*, « Cahiers d'histoire du nationalisme » n°19, Paris, Synthèse nationale, 2020.

3 Voir « Léon Degrelle et le Rexisme » in *Aide-mémoire* n°23 de janvier-mars 2003, « « Tintin-Degrelle » une idéologie au-delà de la polémique » in *Aide-mémoire* n°50 d'octobre-décembre 2009 et n°51 de janvier-mars 2010.

4 Voir « Plongée chez les radicaux de l'extrême droite » in *Aide-mémoire* n°76 d'avril-juin 2016.

5 Voir « La cohérence d'un engagement » in *Aide-mémoire* n°40 d'avril-juin 2007.

6 Voir notamment « Joseph Goebbels. Combat pour Berlin » in *Aide-mémoire* n°17 d'avril-juin 2001 ; « "Mon Combat" d'Adolf Hitler, une autobiographie... » in *Aide-mémoire* n°20 de janvier-mars 2002, « "Mon Combat" d'Adolf Hitler, un programme... » in *Aide-mémoire* n°21 d'avril-juin 2002 ; « Force, Joie et Travail ! » in *Aide-mémoire* n°45 de juillet-septembre 2008 ; et « Le nazisme ne se résume pas à "Mein Kampf" » n°75 de janvier-mars 2016.

7 Voir « Le nationalisme européen de l'extrême droite » in *Aide-mémoire* n°35 de janvier-mars 2006.

8 Voir « La spiritualité au cœur de la doctrine » in *Aide-mémoire* n°61 de juillet-septembre 2012.

9 Voir « Quand l'extrême droite tente de se justifier » in *Aide-mémoire* n°96 d'avril-juin 2021.

10 P.15.

11 P.31.

12 Voir « La tendance païenne de l'extrême droite » in *Aide-mémoire* n°38 d'octobre-décembre 2006.

13 P.115.

14 P.99.

15 P.100. Sur l'antifascisme vu par l'extrême droite, voir « L'antifascisme, le nouveau fascisme ? » in *Aide-mémoire* n°94 d'octobre-décembre 2020.

16 P.40. Voir notamment notre précédente chronique : « Un condensé de la pensée d'extrême droite » in *Aide-mémoire* n°97 de juillet-septembre 2021, Mais aussi : « De la porosité de la droite envers l'extrême droite » in *Aide-mémoire* n°84 d'avril-juin 2018.

17 P.13.

18 P.92, note 65. Voir « Le "résistantisme", un équivalent au négationnisme » in *Aide-mémoire* n°44 d'avril-juin 2008.

19 Voir « La pensée "contrarévolutionnaire" » in *Aide-mémoire* n°36 d'avril-juin 2006 et « Quand la résistance et le droit d'insurrection sont-ils justifiés ? » in *Aide-mémoire* n°55 de janvier-mars 2011.

20 P.28.

21 P.39.

22 Voir « L'espoir wallon. Histoire du mouvement (1995-1998) » in *Aide-mémoire* n°16 de janvier-mars 2001.

23 P.82.

24 Voir « Un "on est chez nous" d'exclusion » in *Aide-mémoire* n°81 de juillet-septembre 2017.



Le réseau « Territoire de Mémoire »
 Les villes ou les communes
 Aiseau-Presles, Amay, Andenne, Anderlecht, Anderlues, Anhée, Ans, Anthisnes, Antoing, Arlon, Assesse, Aubange, Awans, Aywaille, Bassenge, Bastogne, Beaumont, Beauraing, Beauvechain, Beyne-Heusay, Belœil, Berloz, Bertrix, Bievre, Blegny, Bouillon, Boussu, Braine-l'Alleud, Braine-le-Château, Braine-le-Comte, Braives, Bruxelles, Chapelle-lez-Herlaimont, Charleroi, Chaudfontaine, Chaumont-Gistoux, Chièvres, Chimay, Chiny, Ciney, Clavier, Colfontaine, Comblain-au-Pont, Comines-Warneton, Courcelles, Court-Saint-Étienne, Couvin, Dalhem, Dison, Donceel, Durbuy, Ecaussines, Engghien, Engis, Erezée, Esneux, Etterbeek, Evre, Farciennes, Fernelmont, Ferrières, Fexhe-le-Haut-Clocher, Flémalle, Fléron, Fleurus, Flobecq, Floreffe, Florennes, Florenville, Fontaine-l'Évêque, Fosses-la-Ville, Frameries, Froidchapelle, Gedinne, Geer, Genappe, Gerpinnes, Gesves, Gouvy, Grâce-Hollogne, Grez-Doiceau, Habay, Hamoir, Ham-sur-Heure-Nalinnes, Hannut, Hastière, Havelange, Herbeumont, Héron, Herstal, Herve, Hotton, Houffalize, Huy, Incourt, Ittre, Jalhay, Jemeppe-sur-Sambre, Jette, Jodoigne, Juprelle, La Bruyère, La Louvière, Lessines, Leuze-en-Hainaut, Liège, Liernieux, Limbourg, Lincet, Lobbes, Malmedy, Manage, Manhay, Marchin, Martelange, Meix-devant-Virton, Merbes-le-Château, Modave, Momignies, Mons, Morlanwelz, Musson, Namur, Nandrin, Neupré, Ohey, Onhaye, Orp-Jauche, Ottignies-Louvain-la-Neuve, Ouffet, Oupeye, Pepinster, Peruwelz, Perwez, Philippeville, Plombières, Pont-à-Celles, Profondeville, Quaregnon, Quévy, Ramillies, Rebecq, Remicourt, Rixensart, Rochefort, Rouvroy, Rumes, Sainte-Ode, Saint-Georges-sur-Meuse, Saint-Ghislain, Saint-Gilles, Saint-Hubert, Saint-Nicolas, Sambreville, Seneffe, Seraing, Sily, Sivry-Rance, Soignies, Sombreffe, Somme-Leuze, Soumagne, Spa, Sprimont, Stavelot, Stoumont, Tellin, Theux, Thimister-Clermont, Thuin, Tintlot, Tintigny, Trois-Ponts, Trooz, Vaux-sur-Sûre, Verlainne, Verviers, Vielsalm, Viroinval, Visé, Vresse-sur-Semois, Waimes, Walcourt, Wanze, Waremme, Wasseiges, Wavre, Welkenraedt, Wellin, Woluwe-Saint-Lambert, Woluwe-Saint-Pierre, Yvoir
 Les provinces : Brabant wallon, Hainaut, Liège, Luxembourg

Le Mot du président

Par Jérôme Jamin

Comme annoncé par Julien Paulus dans son éditorial (voir p.1), ce numéro est le dernier à paraître, à la fois sous ce format et sur base trimestrielle. À partir du printemps 2022, c'est un périodique rénové, repensé et augmenté qui succédera à celui que nous connaissons depuis maintenant plus de deux décennies.

De telles évolutions, si elles sont indispensables pour se projeter dans le futur, permettent également de jeter un coup d'œil dans le rétroviseur afin de réaliser une sorte de bilan sur le travail accompli. Ayant longtemps tenu le rôle de rédacteur en chef de la revue *Aide-mémoire*, j'ai éprouvé la curiosité de me pencher sur quelques-uns des éditoriaux que j'ai eu l'occasion de rédiger à l'époque. Celui du numéro 17 d'avril 2001 – il y a donc 20 ans – a particulièrement retenu mon attention et je me permettrai d'en citer ici de larges extraits :

« Les responsables politiques qui cherchent d'une façon ou d'une autre à établir une hiérarchie entre les bons et les mauvais extrémistes de droite portent une responsabilité incontestable dans la nouvelle géographie politique de l'Europe. En formulant une typologie très complexe séparant les néofascistes des populistes, les fascistes repentis des racistes, et les antisémites des ultranationalistes xénophobes, ils ont contribué à banaliser définitivement l'arrivée au pouvoir d'une clique d'individus jadis unanimement considérés comme infréquentables, en raison de leurs propos, de certains membres de leur parti ou des alliances qu'ils n'hésitaient pas à passer afin de se hisser ou de se maintenir au pouvoir. Mais le temps où l'on s'indignait des propos de Jean-Marie Le Pen est déjà loin. Désormais, directement ou indirectement (coalition), la Suisse (Blocher), l'Autriche (Haider) et l'Italie (Bossi, Fini, Berlusconi et Rauti) sont dirigées par des individus connus pour leurs discours xénophobes. Et ça ne choque plus personne. L'habitude, l'indifférence, la facilité, la banalisation, la passivité et le conformisme généralisé, voilà où nous en sommes aujourd'hui. Cette Europe dirigée

partiellement par l'extrême droite s'ébauche, se manifeste dans un contexte moral tout aussi déprimant au regard de la dignité humaine et du respect des hommes en général. »

Vingt années plus tard, on ne peut pas dire que la géographie politique de l'Europe ait évolué dans le sens souhaité et, à l'Italie, l'Autriche et la Suisse sont notamment venues s'ajouter la Pologne et la Hongrie, tandis que la France se dirige tout doucement vers une élection présidentielle qui semble prendre les allures d'un concours de popularité entre Marine Le Pen et Éric Zemmour. Et cela, dans le contexte moral aggravé d'une crise migratoire qui voit plusieurs pays européens réclamer aujourd'hui la construction de « murs de protection » aux frontières extérieures de l'UE, plaidant *in fine* pour une solution que l'Europe trouvait infâmante dans la bouche d'un Donald Trump. *Sic transit gloria mundi*.

Un tel constat est certes navrant et déprimant ; il met en lumière les revers des progressistes du monde entier devant ce qu'il faut bien appeler une banalisation, non plus rampante mais galopante, des discours de rejet, d'hostilité voire de diabolisation d'autrui. Mais il doit également nous conforter dans le sens de notre combat, de la défense de nos valeurs, de notre refus des idées liberticides et des discours de haine. Les Territoires de la Mémoire continueront à s'y engager, que ce soit dans les pages futures de cette revue ou n'importe où ailleurs. ••



page douze

Devenez membre

des Territoires de la Mémoire asbl

Vos avantages en tant que membre

- L'entrée gratuite à l'exposition permanente
- Bénéficiez du tarif réduit de La Cité Miroir
- L'accès libre à la bibliothèque
- L'abonnement à la revue *Aide-mémoire*

Plusieurs possibilités de paiement :

- Via notre site web www.territoires-memoire.be/membre
- Par virement sur le compte **BE14 0682 4315 5583**, en indiquant **Membre** et vos coordonnées en communication.
- À l'accueil de La Cité Miroir, place Xavier-Neujean 22 à 4000 Liège

10 € par an,
5 € pour les moins de 26 ans
 carte valable du 1^{er} janvier au 31 décembre.

Les acteurs de l'histoire, c'est vous !

TERRITOIRES MÉMOIRE
 CENTRE D'ÉDUCATION
 À LA RÉSISTANCE ET À LA CITOYENNETÉ

Bld de la Sauvenière 23-35 - Tél. + 32 (0) 4 232 70 60
 B-4000 LIÈGE - Fax + 32 (0) 4 232 70 65

CONTACT
 Stéphanie Reynders,
 coordinatrice Gestion des Ressources financières

04 232 70 06
grf@territoires-memoire.be

www.territoires-memoire.be

La présente revue fut le fruit d'un partenariat de 20 années avec Heroufosse Communication et ses successeurs.

Que soient ici remerciés Alain Bietton et Jean-Michel Beaupain pour leur collaboration passée.

Merci et amitiés à Valérie Pernot, de Millillu, aux commandes de la mise en page depuis de nombreux numéros.

Enfin, un immense merci à l'incontournable Raymond Heroufosse pour le talent, la chaleur, l'esprit et la bonne humeur.

Vos données personnelles font l'objet d'un traitement destiné uniquement à vous informer des activités de notre association sans but lucratif (asbl). Cette dernière met en œuvre toutes les mesures pour assurer la sécurité de vos données et le respect de votre vie privée. En aucun cas ces données ne seront vendues ou cédées à des tiers. Vous pouvez modifier ou faire supprimer vos coordonnées en adressant un courriel à administration@territoires-memoire.be ou en téléphonant au 04 232 70 60. Vous avez également, en cas de difficulté persistante, la possibilité d'introduire une réclamation auprès de l'Autorité de Protection des Données (APD).